

412
Carolina Michaëlis de Vasconcelos

Sources du Lexique Portugais: LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS

Notes et Traduction d'Alexandre do AMARAL



COÏMBRE
1934

A. Oliveira
Cat. 25-8, 165-3

to Sr. Cándido de Nazareth
em testemunha de elevada
Consideração, of.

17-XII-34

Alexandre de Sousa

Sources du Lexique Portugais:
LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS

EXTRAIT
DU
BULLETIN DES ÉTUDES PORTUGAISES
II^e Année N.º 3

Carolina Michaëlis de Vasconcelos

Sources du Lexique Portugais: LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS

Notes et Traduction d'Alexandre do AMARAL



COÏMBRE
1934



COMPRA
204701

L.
17684

Source du Lexique Portugais:
LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS



COLEÇÃO
1911

SOURCES DU LEXIQUE PORTUGAIS: LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS

Le morceau dont nous donnons, ci-dessous, la traduction accompagnée de quelques notes est extrait des leçons de philologie portugaise professées par D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos à la Faculté des Lettres de Coïmbre. Ces leçons, à proprement parler, n'ont jamais été publiées. Elles n'ont été qu'imprimées, et dans des conditions bien particulières comme nous allons le voir. En outre, seules celles qui constituent la matière des trois premiers cours de l'illustre romaniste ont été portées à l'imprimeur. Elles forment quatre petits volumes (1), aux rarissimes exemplaires, desquels il nous a paru bon de détacher pour les lecteurs de ce *Bulletin* désireux de se faire quelque idée des éléments français du vocabulaire portugais, la leçon qui figure parmi celles de l'année scolaire 1913-1914 (pp. 66 à 90). Nous le faisons en nous autorisant en quelque sorte de l'exemple de l'auteur qui, déjà, en 1924 avait publié un extrait de ce même groupe de leçons dans la *Revista Internacional de Estudios Vascos*, sous le titre: *Elementos Bascos em Portugal*.

On a écrit, on continue à écrire beaucoup sur les œuvres de D. Carolina: sur ses leçons de philologie rien n'a été encore dit. Pourquoi? Essayons d'expliquer les raisons de cet oubli et de le réparer, si possible.

Malgré leur date assez récente, ces publications comptent parmi les plus grandes raretés d'une vaste bibliographie où presque tout est rare, épuisé, disputé. Elles demeurent à peu près inconnues aux philologues et aux étudiants et c'est bien dommage, car elles pourraient leur rendre encore de grands services. Rappelons, en passant, les magnifiques séries de leçons de D. Carolina sur la *Composition et la Dérivation* (1911-12); sur le concept et les diverses acceptions du mot *philologie* et sur le *Latin vulgaire* (1912-13); sur la *Lexicologie* et les *Sources du lexique portugais*; et, *not least*, les excellentes leçons pratiques de *Portugais archaïque sur des textes fac-similés*.

L'extrême rareté de ces livres s'explique par leur nature assez particulière: ils sont ce que l'on appelle dans le jargon universitaire portugais des *sebentas* — c'est-à-dire des leçons recueillies et imprimées par les soins d'un élève (*sebenteiro*) et distribuées feuille à feuille aux abonnés, au fur et à mesure qu'elles sortent de l'imprimerie. Ces ouvrages n'intéressant qu'un petit nombre d'étudiants, le tirage en est fort réduit et presque toujours «hors commerce». Pas de *vient de paraître* aux étalages des

(1) G. Moldenhauer, *Bibliografia de D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos*, n.º 130 bis, 131, 134, in *Miscelânea de Estudos em honra de D. C. M. de V., Professora da F. de L. da U. de C.* Coïmbra, 1933.

librairies, pas de comptes-rendus dans les journaux et revues. Ils passent inaperçus.

Le tirage des leçons de philologie de D. Carolina ne doit pas avoir dépassé une cinquantaine d'exemplaires. La plupart de ceux-ci ont dû subir le sort ordinaire de ce genre de publications — *habent sua fata libelli* — qui est des plus regrettables.

Comme ces leçons étaient destinées à des étudiants dont le programme d'études changeait chaque année et qui ne s'abonnaient qu'à la série de leçons sur lesquelles portaient les matières des examens, bien peu nombreux sont les élèves de D. Carolina qui ont dû se soucier de former une collection complète des «sebentas» de leur professeur. Et il est peu probable que les admirateurs de l'illustre romaniste aient réussi à se procurer les quatre volumes imprimés de ses trois premières années de cours. Tout au plus doit-il exister une demi-douzaine d'exemplaires de ces volumes.

D. Carolina écrivait ses leçons et en laissait prendre des copies qui ont servi à l'impression des quatre volumes, hormis peut-être une partie du premier, qui semble avoir été imprimé sur des notes prises et raccordées par un élève, selon l'usage le plus courant. Sans doute elles n'ont pas été préparées en vue d'une publication ultérieure normale. Mais elles sont bien sorties de la plume de D. Carolina ce qui leur confère une exceptionnelle valeur.

D. Carolina les écrivait pour ses élèves, rien que pour eux, sans souci ni recherches de style, sans l'habituel appareil de notes au bas des pages. Si elles ne sont pas aussi soignées que ses autres écrits, on y retrouve par contre l'allure naturelle, aisée, alerte, ~~non censurée~~ de ses exposés oraux, cette étonnante vivacité qu'était la sienne, un peu du charme inoubliable de ses conversations si érudites et spirituelles. Ce sont de vraies causeries, des leçons qui restent vivantes.

N'ayant pas été revus par l'auteur, ces textes se présentent malheureusement défigurés par de très nombreuses coquilles et des erreurs dûes, d'une part, au manque de révision attentive, imputables, de l'autre, à l'incapacité du *sebenteiro*, qui a, certes, fait de son mieux, mais qui n'était visiblement pas à la hauteur de sa tâche. Il en résulte des difficultés et des doutes qui rendent la lecture désagréable et la compréhension incertaine. Parfois le sens en est tellement altéré qu'un vrai travail de restitution devient nécessaire. D. Carolina n'aimait guère ces «sebentas» à cause de toutes ces fâcheuses incorrections et évitait de les citer. Elle les a tout de même citées — donc reconnues — deux fois au moins; et elles figurent d'ailleurs dans la liste bibliographique du Dr. Moldenhauer, établie sous ses yeux (*Lusitânia*, fasc. x).

La publication des cours de D. Carolina Michaëlis ayant été suspendue après 1914, un certain nombre de ses leçons de philologie portugaise et romane demeurent inédites. M. J. Leite de Vasconcellos a pu en recueillir quatre dans son excellente *Revista Lusitana* (xxviii, 1930); une autre a été publiée dans la même revue (xxi, 1918), du vivant encore de l'auteur — la leçon inaugurale du cours de 1917-18, dont le tirage à part porte un beau titre: *O Milagre do Verbo*. Bien d'autres attendent toujours l'édition complète et soignée qui s'impose.

Nous voilà arrivés, dans notre examen lexicologique, à ces temps médiévaux où la langue portugaise commence à devenir un instrument littéraire, et reçoit, par cela même, de nouveaux éléments, soit par contact direct et séculaire de peuple à peuple, comme au temps des invasions germaniques et arabes, soit encore et surtout, indirectement, par l'influence des œuvres littéraires des nations étrangères, européennes toutes et d'origine/germanique (1), donc apparentées par la race et encore plus par la langue aux Portugais.

Rappelons en passant que nous avons divisé le Vocabulaire national en trois parties: la *latine*, la *non-latine* et la partie proprement *portugaise* (2), et que nous avons commencé notre étude, pour des raisons d'ordre pratique, par les éléments étrangers. Ceux-ci, je les ai subdivisés en cinq classes. La première comprend ces éléments étrangers que les Romains eux-mêmes admettaient dans leur langage, qu'ils fussent d'origine orientale (égyptienne, perse, hébraïque, phénicienne) ou occidentale (grecque, carthaginoise, celtique, ibérique). Ils sont antérieurs à l'an 500 et à la chute de l'Empire. La deuxième classe se compose d'éléments qui proviennent des langues parlées par les conquérants de la Péninsule au len-

(1) D. Carolina écrit toujours *indo-germanique* au lieu d'*indo-européen* ou se sert d'autres mots plus ou moins usités; les raisons de sa préférence, elle les avait longuement exposées dans le cours précédent (1012-13), au moment de faire la classification des langues: «Toutes ces dénominations, dit-elle, forgées par des penseurs érudits, sont relativement bonnes mais aucune n'est sans défaut. Cela vaut pour *indo-européen* et *indo-celtique*; cela vaut également pour *aryen* et *teut-aryen*, pour *méditerranéen* et *ja-phétique*. La fin et la destination du mot *indo-germanique* est d'indiquer non pas (comme le croient les non-initiés) les nations les plus importantes, mais plutôt géographiquement les points extrêmes des territoires où ces langues furent autrefois parlées. Pour l'antiquité et les commencements du moyen âge, le mot *indo-germanique* est inexact, car les Celtes de l'Irlande, de la Bretagne française et même de Gaule habitaient plus à l'Occident que les Germains. Il devient plus exact cependant après la conquête de l'Islande par des Norvégiens (870). Et il est très exact pour les temps actuels, attendu que l'Amérique du Nord est essentiellement germanique. La désignation *indo-européen* est également géographique et ethnologique. Elle est, sauf erreur, création de Bopp (*indo-germanique* l'est de Schlegel) et employée surtout par les Anglo-Saxons, en France et chez nous. Elle est défectueuse parce qu'il y a en Europe plusieurs peuples qui n'appartiennent pas à cette même famille (Lapons, Finnois, Turcs, Magyars, Basques) et encore parce qu'*indo* (ou *hindou*) ne sert qu'à une des deux branches asiatiques et que dans l'Inde cispangétique elle-même il y a des peuples et des langues dravidiques ..».

(2) Pp. 24 sqq.

demain de la domination romaine, c.-à-d. par des Germains et des Arabes. Elle va du v^e au xii^e siècle. Pour ce qui est de ces deux classes, j'ai déjà insisté sur ce qu'il fallait en dire. La troisième comprend les mots provenant des langues parlées en Europe au moyen âge après la constitution des diverses nations germaniques et des idiomes néo-latins par des peuples qui étaient alors en relations commerciales et littéraires avec le Portugal, c'est-à-dire par de vrais frères en tant que nations nouvelles — Espagnols, Provençaux, Français, Italiens —, et aussi par des hommes du Nord — Scandinaves, Hollandais, Anglais. De 1209 à 1500.

Nous nous occuperons aujourd'hui de cette troisième classe. Et si je le puis, encore, de la quatrième, qui comprend les mots exotiques entrés au Portugal à l'époque des découvertes et des conquêtes en Afrique, Asie, Amérique et Polynésie; et peut-être de la cinquième classe qui englobe les éléments d'introduction récente (xix^e et xx^e siècles) importés de pays européens ou extra-européens.

Pendant toute la première période archaïque de la littérature portugaise où Galiciens-Portugais, Castillans, Catalans et Aragonais écrivirent leurs poésies d'art dans le style *provençal* ou *troubadoursque* et imitèrent dans leurs chansons de geste le goût épique des Français du Nord, ce furent naturellement les deux langues respectives, celle d'oïl et celle d'oc, (alors beaucoup moins différenciées qu'elles ne le sont aujourd'hui) qui ont exercé la plus grande influence sur le langage lyrique, épique et prosaïque des Péninsulaires. Cette influence civilisatrice que la France a exercée pendant les xi^e, xii^e et xiii^e siècles et aussi, mais d'une autre façon, au xiv^e et au xv^e, a été réellement très grande.

Vous savez déjà que la France a précédé toutes les autres nations romanes dans tous les champs de la culture et que son plus ancien document linguistique date de 842. Quant à ses relations particulières avec le Portugal et le reste de la Péninsule, je m'en suis occupé dans un chapitre de mon *Cancioneiro da Ajuda* (vol. II, pp. 684-768). J'y ai parlé des mariages princiers, des guerriers qui aidèrent à la Reconquête, des colons qui, appelés par D. Afonso Henriques et D. Sancho le Vieux, peuplèrent les terres incultes; des prélats qui gouvernèrent les évêchés nouvellement créés des ordres monastiques de Cluny, Cîteaux et Rocamadour, qui ont eu ici de très nobles filiales. J'y ai fait allusion aux écoliers que D. Sancho I

envoyait à Paris et aux jongleurs probablement français qu'il attirait à sa cour de Guimarães.

J'y ai exposé surtout comment quelques troubadours de Provence et trouvères du Nord, venus d'au delà des Pyrénées accompagnés de jongleurs, furent les initiateurs des courtisans péninsulaires au culte galant de la femme et aux autres arts de courtoisie; comment tout les autres genres de cour cultivés pendant la première période de la poésie nationale — les *gestas*, les *canções*, les *pastorelas*, les *tenções*, les *sirventeses*, les *prantos*, les *lais*, — dérivent de modèles français.

J'y ai aussi montré comment l'orthographe et la calligraphie nationales (avec ses *nh*, *lh*, etc.) (1) et l'art d'enluminer les manuscrits se sont modifiés d'après le goût français, au temps du *Bolonhês* et de son fils D. Denis (2). J'ai prouvé même que les *lais* relatifs à la *matière de Bretagne*, à Lancelot et à Tristan, par lesquels commence l'un des trois chansonniers galicien-portugais, étaient des traductions d'originaux français (3). Et j'ai montré que parmi les proses, les fictions en prose, la plus belle, la *Demanda do Graal*, était intégralement tirée d'un roman d'au delà des Pyrénées et qu'il y avait eu aussi probablement un *Merlin*, un *Lancelot* et un *Tristan* (4).

Je n'avais pas à parler dans mes *Investigations littéraires* (5) de l'influence des arts industriels et du commerce. Mais dans

(1) *Cancioneiro da Ajuda*, I, p. xv.

(2) *Ibid.*, II, p. 157. Ce sujet fut abordé à nouveau par D. Carolina dans ce même cours avec un plus grand développement: «Je vous ai déjà dit que l'écriture du *C. da A.* est la minuscule gothique française. La miniature est dans le même style. L'une et l'autre accusent la finesse du goût qui s'était développé à la cour de St. Louis, où l'art nouveau régnait depuis le milieu du XIII^e siècle. Le Sage de Castille le connaissait par les somptueux cadeaux du monarque français et il estimait à tel point ces présents qu'il en a légué à Sainte Marie de Séville — *Los quatro libros que llaman Espejo Istorial que mandó fazer el Rey Luis de Francia* — et à son héritier — *Las dos Biblias et tres libros de letra gruesa que nos dió el rey de Francia*. Le Comte de Boulogne avait eu encore le temps de connaître l'art nouveau à Paris. Il est très possible qu'il ait fait venir de France non seulement des maîtres pour son fils, tels que Aiméric d'Ebrard, évêque de Cahors, mais encore le personnel nécessaire pour introduire dans sa chancellerie le nouveau style graphique. Il n'est pas impossible non plus que celui-ci ait été inauguré par une œuvre littéraire importante — le chansonnier d'Ajuda étant la seule œuvre antérieure à cette époque-là. (p. 85)

(3) *Lais de Bretonha*, in *Revista Lusitana*, VI, 1900; *Cancioneiro da Ajuda*, II, pp. 479 sqq.

(4) *C. da A.*, I, c; *Rev. Lus.*, XI, 1908.

(5) Le II vol. du *C. da A.*, qui porte ce sous-titre: *Investigações Bibliográficas, Biográficas e Histórico Literárias*.

l'importante

d'autres publications d'ordre linguistique (1), j'ai traité de la terminologie française pour une grande partie, de l'art de fauconnerie ou *cetraria* (de *cetreiro* emprunté d'*accipitrarius*, dérivé d'*accipiter*, nom latin de l'autour — açor).

D'elle nous vient, par exemple, le verbe *treinar* (entraîner par des exercices gradués), si à la mode à présent pour d'autres genres sportifs. J'ai parlé aussi de l'importation d'étoffes françaises, anglaises et flamandes au siècle du Boulonnais (2).

Il est question dans les chansonniers de *calças de Ruão*, de *capas-cerames de Chartes* (Chartres), de voiles de Cambrai (Cambrai). Dans d'autres textes figurent des étoffes de Courtray (Courtrai), Bruges, Gand, Ipli (Ypres?), Abovila (Abbeville), Arras, Saint-Omer, Lille, Valenciennes, Londres. Voyez surtout la Loi sur les tarifs (1253) du monarque susdit, qui se trouve dans le volume *Leges et Consuetudines* de la collection *Portugaliae Monumenta Historica*, document d'une haute valeur culturelle et historique qui mériterait d'être traduit et commenté; une large partie du commentaire serait réservée, pour élucider maint problème, à des extraits tirés des proses historiques et littéraires, des chansonniers profanes et des *Cantigas de Santa Maria*.

Dans ces *Cantigas*, composées les unes par Alphonse le Sage et les autres par ses lettrés, sous sa direction, il y a, sauf erreur, un plus grand nombre de gallicismes, pour cette simple raison que la plupart des *Milagres*, qui sont de nature à intéresser tout le monde chrétien, sont tirés de l'œuvre du Français Gauthier de Coincy. Recueillir ces gallicismes serait chose relativement facile, et fournirait matière à une belle thèse de licence pour un étudiant de philologie. *Senher*, représentant de *seigneur*, *volonter*, *vianda*, *mege* (médecin): voilà des exemples dont il me souvient en passant. Dans les chansonniers profanes abondent les termes relatifs à l'art et aux genres poétiques. J'ai cité *lais*, *sirventés*, *pastorela*, *gesta*. Ajoutons *refram*, (du fr. *refrain*), *jogral* (*jongleur*), de *joculator* (3), *segrel*, *segrer*, de *sequelaris*, dérivé de *sequere*, pour *sequi-suivre* (4), et aussi *trobador*, *trovador*, avec *troba*, *trova*, *trobar*, *trovar*.

(1) *Mestre Giraldo e os seus tratados de Alveitaria e Cetraria*, in *Rev. Lus.*, xiii, 1910.

(2) *Cancioneiro da Ajuda*, II, 713.

(3) Cf. *Glossário do Cancioneiro da Ajuda* (1921), où l'étymologie *joclare* est la seule donnée.

(4) Il est étrange de trouver à cette place une étymologie de *segrer*

A l'époque troubadouresque, on se servait des mots *trobar*, *trobador*, mais on donnait aux compositions le nom de *cantar*, *cantiga*, parce que toutes étaient destinées à être chantées. A l'époque suivante, *trova* (subst. tiré de *trovar*) désignait déjà toutes les compositions artistiques recueillies dans le Chansonnier de Resende. Avec le temps, le mot a fini par s'appliquer aux quatrains ou *coplas* populaires — *coplas* en castillan, *cobras* en portugais archaïque (abandonné par les gens cultivés à cause de l'homonyme *cobra-colubra*, couleuvre).

Trobar, *trovar*, vient du fr. *trouver*, rencontrer, dérivé à son tour probablement du lat. *turbare*, troubler. Les pêcheurs *turvavam* (troublaient) et empoisonnaient l'eau (en Portugal avec du *trovisco* = garou) afin d'attrapper plus facilement les poissons engourdis. Cette étymologie du grand philologue H. Schuchardt n'est pas, toutefois, généralement acceptée. En France, on préfère tirer *trouver* du verbe hypothétique *tropare*, de *tropos*, au sens de *faire des variations sur un thème liturgique* (1).

Les ordres monastiques introduisirent, comme vous le savez déjà, les noms *fraire*, *freire* (2), *preste* (fr. *prêtre*), de *presbyter*, *monje* et aussi *froque* (doublet de *floco*, *floccus*, *flocon*), *mestre*, de *maistre* < *magister*, si toutefois ce mot n'est pas le résultat du traitement normal de *magister* en portugais. J'en dirai autant de *cadeira*, du vulgaire *cathédra* (*cathedra*), malgré l'irrégulier *ei*. Français aussi *clocher*, de *cloche* < *glocke*, d'origine très discutée, qui s'est transformé plus tard en *corucheu* (flèche de clocher). Français toujours l'archaïque *maison* < *mansionē*, au sens de maison d'un ordre religieux, qui ne s'est pas maintenu, mais qui subsiste légèrement altéré en Espagne où *meson* veut dire *auberge*, et chez nous où *meirão* et *mejoado* signifient la hutte du pâtre et du chasseur de lapins. Rappelons encore que le fr. *mesnée* (des

que D. Carolina n'acceptait plus depuis la publication du *Cancioneiro da Ajuda* (1904): «Si elle est exacte (la variante *ome de segre*), on ne devra plus faire dériver *segriers* du verbe *segre* > *sequi*, mais plutôt du substantif *segre* > *saeculum*. » (p. 649-50). Et au *Glossário do Cancioneiro da Ajuda* (1921): «*Segrer*, de *seculare*, dérivé de *segre*, *segle*, *saeculum*; troubadour professionnel, non ecclésiastique... ». Dans une édition revue de ces leçons, il faudra corriger ce passage qu'eût désavoué l'auteur sur la fin de sa vie.

(1) En français dans le texte.

(2) *Frei*, abr. de *freire*, est venu de Provence, où il remonte à *fradre* < *fratre*. De là nous est venu aussi *monge*, d'origine grecque (monachos).

gens de guerre vivant ensemble sous les ordres d'un seigneur) a donné *mesnada* < *mansionata*, dérivé donc de *mansione*.

Du français nous viennent *linhage*, *vantage*, *selvage*, *portage*, *mensagem*, *menage* (pour *homenage*) — aujourd'hui *linhagem*, *vantagem*, *selvagem*, *portagem*, *mensagem*, *menagem* (*tôrre de menagem*) par analogie avec *agem*, *agine*, par exemple *imagem*, prototype de nombreuses formations qui se rattachent au suffixe *-age*, *-agem*, de *-aticum*, lequel dans la Péninsule était déjà à l'origine de mots en *-adego* (comme *padroadego*, *achadego*), *-adgo*, *-algo*, *-azgo* et même avec *-alico* (*freirático*, *ceremoniático*, *sorumbático*) (1). Quelques-uns ont tout-à-fait disparu tels que *jalne*, remplacés par des synonymes, soit savants, soit populaires. *Mege* a dû céder la place à *médico*, *senher* à *senhor*, *jalne* (fr. jaune), de *galbinus*, à *amarelo*. D'autres se sont nationalisés ou ont survécu comme *franc*, *tornei*, changés en *franco* et *torneio*; *argente*, *talán*, *talante* changés en *argento*, *talento*. Si *fol* a disparu, *folia*, *foliar*, *folião* sont restés. D'autres, encore, n'avaient pas même besoin de modification. Rappelons *monje* (qui a donné *monjia*), *manjar*, *solaç*, *vergel* (*viridariu*), *lebrél*, *broca* de *boucle* > *buccula* avec *broquel*. *Leu*, provençalisme de *leve* (à côté de *greu* > *greve* pour *grave*, par analogie) est devenu populaire — si toutefois j'ai raison de reconnaître ce terme dans l'expression courante: *estar ao leu*, être deshabillé ou sans chapeau, *desnuço*, comme on disait autrefois, et *ter leu*, c.-à-d. avoir la facilité, le loisir, l'occasion etc... (*leveça*) de faire quelque chose.

Aux XIV^e et XV^e siècles — époque de la plus grande vogue des *tournois* et *joutes* chevaleresques et de l'introduction de l'étiquette bourguignonne dans la vie de cour — un nouvel apport de mots français est venu s'ajouter aux autres dans la Péninsule.

(1) Cf. *Lições... ao curso de 1911-12*: «Quelques suffixes sont venus après la constitution de la langue des autres provinces romanes, *-oia*, p. ex., de Castille (*-uela*); mais celui-ci a eu peu de succès. Remarquable par sa grande fécondité est *-age*, représentant français du latin *-aticum* entré aux XI^e, XII^e, XIII^e siècles avec les marchands d'au-delà des Pyrénées qui, en passant les *ports* franchissables de ces montagnes, devaient payer un péage appelé *portadego* par les Péninsulaires et *portage* par les Français. Ce nom et quelques autres tels que *lignage* et *hommenage* (*linhage* et *menage* en port. anc.) sont devenus tellement populaires qu'ils ont provoqué de nombreuses imitations: *viagem*, *linguagem*, etc. En fr. ils étaient et demeurent masculins et n'ont pas de nasale. Ils sont devenus féminins et se sont nasalisés en Portugal par influence d'un autre suffixe homonyme *-agem* de *imagem* (*imago-intis*).»

Comme toute la Romanie et une partie de la Germanie, la cour portugaise adopta la nouvelle administration et l'étiquette courtoise qui remplacent en 1385 celles qui avaient été introduites au siècle précédent par Alphonse le Boulonnais — Françaises toutes deux, malgré leurs nombreux éléments germaniques, comme *etiqueta* lui-même. Dans le même cas se trouvent les titres de *marqués* (*markgraf*), *marechal*, *senchal*, *escanção*, *forriél*, *arauto*, comme *adubar* et *baldreu* (1).

De racine latine sont *chanceler*, *dama*, *camarlengo* (germ. quant au suffixe), *poursuivant*, transformé en Portugal, par étymologie populaire, en *passavante*, *corssel* (*coursier*) et beaucoup d'autres (2).

Rappelons en passant que de la même époque — celle des règnes glorieux de la seconde dynastie — date la mode des *motes* ou *mottos*, c'est-à-dire des devises chevaleresques des princes et courtisans. *Mote*, c'est le français *mot* (du latin *muttum*) et *motto*, la forme correspondante italienne et péninsulaire.

Au début ces devises furent toutes composées en français; ce n'est qu'après le règne d'Alphonse V qu'elles le furent en portugais et en latin. Le *Jamais* de ce monarque peut être lu en portugais ou en français, mais je le crois français.

Sans doute connaissez-vous les nobles devises que l'on peut lire dans la Chapelle du Fondateur du couvent de Batalha, D. João I^{er}, et dans d'autres recoins de ce monastère « plus beau que le temple de Salomon », au dire d'un voyageur du xv^e siècle? Mais *repetitio est mater studiorum*.

Pensant *bien faire*, comme toute sa famille, D. João I^{er} avait choisi: *Il me plaît*. La reine D. Filipa de Lencastre: *Pour bien*. L'Infant D. João: *Jeay bien reson* (3). D. Fernando, le sa-

(1) *Mestre Giraldo*, p. 121. «Parent proche de *boldrié* et comme ce gallicisme dérivé du germanique *baldrich*.»

(2) Chaque fois qu'une phrase se présente défigurée dans le texte de D. Carolina, ce qui arrive très souvent par suite du manque de révision, nous tâchons de la rétablir dans ce que nous croyons être le vrai sens. Pour le commencement de cette période, évidemment dénaturé, nous ne pouvons pas garantir que nous ayons réussi: «De raiz latina são *chanceler*, *dama*, e quanto ao sufixo *lamarlengo*, *poursuivant*, transformado em Portugal em *passavante*, por etimologia popular...». *Lamarlengo* est sans doute pour *camarlengo* (*camerlingue*, dont le suffixe est germanique); nous ignorons si les deux mots se trouvent accouplés dans quelque texte ancien, ce qui me semble douteux. Rappelons encore, au sujet de *passavante*, que le mot français *passavant* était employé au moyen âge au sens de *machine de guerre*.

(3) Cf. D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos, *As Capelas Imperfeitas e a Lenda das Devisas gregas*, Pôrto, MDCCCXV: «Rédigés, selon le style du

crifié de Tanger: *Le bien me plet*. D. Pedro, le Régent: *Desir* — désir sans doute d'être juste selon les préceptes de l'Evangile, comme l'indique le corps ou emblème de sa devise: la balance de St. Michel. *Talant de bien fere*: Henri le Navigateur. *Tant que serai beauté ferai* (1): D. Duarte.

moyen âge, dans l'idiome qui depuis le x^e siècle était le langage international des cours, toutes ces *letras* inspirées par le même et noble esprit chevaleresque et la même aspiration à la vertu et au bien suprême, sont d'une simplicité et d'une clarté charmantes et n'ont jamais suscité de doutes ou de discussions.» Et la note: «Le mote de l'Infant D. João est le seul qui nous oblige à deviner son complément, qui pourrait être: *si je me plains*, mais aussi: *si je suis gai*».

(1) Nous ne saurions dire si le mot *beauté* est ici une simple «coquille» pour *léauté* ou s'il s'agit d'une nouvelle leçon de la devise de D. Duarte, dont le texte n'est pas encore définitivement établi. Si coquille il y a, elle est de toute... beauté.

D. Carolina avait étudié ce petit problème en 1905 (*op. laud.*, qui est le tirage à part d'un article publié dans *A Arte e a Natureza em Portugal*, mais paru d'abord dans *A Revista*, n.° 10 du II volume) et proposé une interprétation qui était sans doute ingénieuse, mais que des documents produits après coup sont venus infirmer: *tanyas erey = tanaç serey, je serai tenace*. Cette étude a eu du moins le mérite d'en finir avec la vieille légende des *oracles sibyllins*, des «hiéroglyphes égyptiens» et surtout des «devises grecques» accréditée depuis le commencement du xv^e siècle par l'historien Fr. Luis de Sousa, et généralement acceptée jusqu'au début du xx^e, même par des étrangers aussi avertis que Murphy et Albrecht Haupt.

La même année (1905), le général Brito Rebelo publiait dans la revue citée deux articles très documentés où il prouvait que la construction des Chapelles avait été commencée sous D. Duarte et que les énigmatiques inscriptions, quelque peu défigurées peut-être par la faute des tailleurs de pierres, reproduisaient la devise de ce roi: le lierre et la phrase *tant que seray*. Ces mots français associés au lierre de même qu'à la porte des Chapelles, marquaient les pièces d'une vaisselle d'argent ayant appartenu à D. Duarte et dont la description minutieuse est conservée aux Archives Nationales. Les mots complémentaires de la devise, cachés, paraît-il, dans un recoin peu accessible des ornements du haut du portail et que le Cardinal Saraiva avait lus comme *pantes(s)taray* diraient plutôt *léauté taray*, car la même phrase se retrouvait dans un manuscrit appartenant à la maison de Cadaval. La devise complète du monarque éloquent serait donc: *léauté faray (ferai) tant que seray*. Pas satisfait du sens de *léauté ferai*, le général proposait encore la leçon *léauté j'aurai*, qui compte aujourd'hui des partisans.

D. Carolina, qui aurait eu à se plaindre de la manière dont le général avait conduit la bataille, n'a pas voulu revenir sur cette question. Elle accepte cependant la version *léauté ferai* dans une note aux *Estudos sobre o Romanceiro Peninsular*, 1908, p. 239, ce qui rend douteuse la graphie *beauté* des leçons de philologie, non revues, de 1914. Il se peut bien, toutefois, qu'elle ait penché pour cette lecture après mûre réflexion, pour des motifs semblables à ceux qui pourraient justifier la version *léauté j'aurai*,

Celle-ci se trouve à l'entrée des Chapelles Inachevées, commencées sous son règne. Presque toutes sont de forme intentionnellement énigmatique et mystérieuse.

Paine pour ioie, inscrit dans la roue de la Fortune, c'est la devise du Connétable D. Pedro, fils du Régent — comme vous le verrez bientôt, au frontispice d'un manuscrit de sa librairie et de sa propre main (1).

Oblie! Oblie! et *Lardant desir* peut-on lire sur les tombeaux de deux preux de la maison des Silvas, dont le Panthéon, beau monument aux environs de Coimbra, à S. Marcos de Tentugal, devrait être visité par tous les étudiants.

Sans m'attacher à rechercher la date exacte de l'introduction de chaque terme, je vais citer encore quelques gallicismes. Je ne choisis que ceux qui remontent sûrement au moyen âge et je commence par ceux qui trahissent leur provenance par leur constitution phonétique: ainsi par le *j* représentant de *g* ou d'autres consonnes accompagnées de la semi-voyelle *i*, en opposition aux tendances normales du portugais; ou par *ch*, représentant de *k* latin.

Avec *j* nous avons par ex. *joia* < *gaudia*, pluriel de *gaudium*, qui nous avait donné l'archaïque *goio* et *goivo*; *granja*, de *granea* (qui en portugais devait donner *granha*); *forja* et *forjar* de *fabrica*, *fabricare* (qui nous ont donné

assez logique mais difficilement explicable par des confusions de maçons, ou de scribes.

Toujours à cause de la difficulté du sens, une autre tentative d'interprétation a été faite par feu l'héraldiste Santos Ferreira, dans sa curieuse monographie sur *A tenção de D. Duarte*. Selon cet érudit, la devise serait de l'ancien provençal et dirait: *Léauté starai* (je te serai loyal) *tan jaserei* [tant que je vivrai (?)].

Malheureusement les méthodes employées par cet honorable déchiffreur de cryptogrammes célèbres n'étaient pas les meilleures ni les plus sûres. Ses connaissances linguistiques non plus. On en jugera par cet échantillon: «L'interprétation donnée par M. Brito Rebelo à la première partie de la devise pourrait donc paraître vraie ou vraisemblable si quelque'une des formes *léauté ferai* ou *léauté j'aurai*, était probable ou tout au moins admissible; mais, pour cela il faudrait prouver l'existence de *léauté* en provençal ou en français ancien, langues où ce terme ne s'est jamais trouvé...».

(1) Cf. D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos, *André de Resende e a Crónica do Mouro Rasis*, 1922, p. 17. Aussi p. 6, note 2. Il s'agissait du ms. de Paris de la *Crónica Geral* de 1457, (Morel-Fatio, *Catalogue des Manuscrits Espagnols et des Manuscrits Portugais*, p. 248, n.º 4). D'après ces références, les leçons sur les *Crónicas Gerais* publiées dans les *Lições Práticas* ne seraient qu'une version incomplète d'un plus long mémoire resté inédit.

*frágu*a et *fraguar*); *franja*, de *fimbria*; *sergente*, aujourd'hui *sargento*, de *serviente*; *estranja* et *estranjeiro*, de *extraneus* (étrange). *Jorna*, *jornal*, etc., que certains philologues considèrent aussi comme d'origine française, sont en accord avec *juso* < *deuso*, de *deorsum*; avec *geira* < *diaria*; avec *ensejar* < *insidjare*; *hoje* < *hodie*; *pojar* < *podjare*, de *podium*; *vejo* < *vidjo*, etc.: en raison de leur nombre, et aussi parce que *jorna* < *diurna* est un mot populaire, je les crois nationaux.

Dans *jardim*, *loja*, *arranjar* et l'archaïque *gage*, il y a des mots germaniques modifiés dans la bouche française. Avec *ch*, nous avons *chapeau* < *capellum* (qui a donné *capelo* en portugais), *chapeirão*, *chapeleta*, *charrua*, *chaminé*, *chaçonela*, *chanceler*. D'autres maintiennent l'*oi* français prononcé *oe*, dans *toesa* (toise), *framboesa* (framboise, du gothique *bambesi*), *boeta* (boîte). D'autres se terminent par *é*, tels que *livré*, *maré*.

Parmi les gallicismes anciens, il y en a beaucoup, vous l'avez vu, qui sont d'origine germanique. La tendance à considérer comme introduits par les Français des XI^e et XII^e siècles presque tous les germanismes péninsulaires qui n'étaient pas déjà romains est moins forte chez les Romanistes. Elle était quelque peu exagérée. Puisqu'il y a des germanismes propres aux langues de la Péninsule, tels que *luva*, *atavio*, *aleve*, *britar*, *brincar* et *ascuna* (si ce nom de lance courtie vient vraiment de *ask* = *esche*, frêne, et non du basque), je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas d'autres qui leur seraient communs de même qu'à d'autres pays néo-latins. Mais il est encore trop tôt pour se prononcer catégoriquement, vu qu'il nous manque des études spéciales suffisamment documentées, tant sur les gallicismes plus anciens que sur les germanismes hispaniques. En tout cas, c'est lors de la venue des Français, Normands et Flamands, Néerlandais en général, que sont entrés en Portugal beaucoup de termes germaniques de *marinharia* — domaine curieux où nous avons déjà rencontré des expressions très anciennes et variées, égyptiennes telles que *barca*, phéniciennes telles que *galera*, *galeola*, grecques telles que *durmão*, *drumão*, arabes telles que *falera*, *fateixa*, italo-arabes *almirante*, *avaria*. Germaniques, mais transmises par la France sont: *frota*, *frete*, *frecha*, *flanco*, *lastro*, *mastro*, *dique*, *escora*, *guindar*, *guindaste*, *singrar*, *amarrar*, *chalupa*, *carraca*, *quilha*, *babordo*, *estibordo*, etc.

Très importants aussi sont les noms anglo-saxons des quatre points cardinaux: *norte*, *sul*, *oeste*, *este* ou *leste*.

.....
 Les trois siècles derniers ont apporté aux Portugais ainsi qu'à toutes les nations une quantité considérable de nouveaux éléments étrangers aux origines les plus diverses...

Une troisième couche est constituée par l'alluvion des gallicismes (1). Des termes militaires tels que *bivac* (d'origine germanique), *palizada*, *recruta* et *recrutar*, sont entrés au Portugal lorsque des troupes françaises aidèrent D. João IV dans ses luttes contre l'Espagne, événement politique auquel nous devons, comme vous savez, les *Lettres de la Religieuse Portugaise* qui ont si puissamment contribué à établir cette réputation de soupirants passionnés dont jouissent à l'étranger ceux qui meurent d'amour, les Portugais, et ont inspiré, en Angleterre, les admirables sonnets à la portugaise d'Elisabeth Browning. Des mots abstraits, littéraires, ont envahi le pays, d'abord au siècle de Louis XIV, où les tragédies françaises étaient représentées dans les théâtres portugais par de médiocres traductions; plus tard, au temps des Encyclopédistes; et encore lorsque les événements de 1790 révolutionnèrent la société, en accordant des droits nouveaux au tiers état. Enfin la mode vint qui a francisé la *toilette* et le *trem* (train) *caseiro*, ainsi que toutes les infinies particularités de la vie publique et privée.

Pour cette région occidentale de la Péninsule, beaucoup plus ouverte aux influences étrangères que le pays voisin, la France fut (et continue à être) le maître chéri et glorieux: maître ès arts, ès sciences, ès lettres, ainsi que — naturellement — pour les institutions sociales; malheureusement aussi pour la langue et la littérature, qui ne devraient jamais abdiquer leurs caractères nationaux.

Les gallicismes linguistiques ont été déjà pris comme sujet de plusieurs études, depuis 1600. Même avant cette date, de bons patriotes ont combattu l'excessive gallomanie, l'adoption surtout de termes inutiles ou mal formés, contraires au génie idiomatique de la langue de Luís de Camões. En vous parlant de la formation et de la signification, au sens large et étroit, du nom *Portugal*, je vous ai raconté que, déjà au xvi^e siècle, André de Rêsende, s'insurgeait contre les étymologistes qui définissaient *Portugalia* comme *Portus Galliae*, c.-à-d. port ouvert à toute marchandise française. Le pre-

(1) Sur les gallicismes et la connaissance du français au xvi^e siècle, *V. Notas Vicentinas*, IV, pp. 414-16.

mier érudit national qui s'est occupé tout spécialement de ce sujet fut Duarte Nunes de Leão, dont les études sur l'*Ortografia e Origem da Lingua Portuguesa* (1606) sont hautement remarquables pour le temps. D. Francisco Manuel de Melo, «le plus grand en tout», aborda aussi le sujet dans ses spirituels *Apologos dialogais*, ainsi que dans ses *Cartas familiares*. Francisco José Freire parle de gallicismes dans ses *Reflexões sobre a Língua Portuguesa* (imprimées en 1842).

Mais c'est surtout le Cardinal Saraiva, D. Francisco, qui leur consacre un long essai, certainement le meilleur de ses nombreux écrits philologiques. Celui qui traite des *Synonymes* est aussi très important. Ses autres travaux ne sont pas recommandables sans de grandes réserves, car le point de départ de cet érudit était faux: c'était un celtomane acharné. Son œuvre relative aux gallicismes est un *Glossaire non seulement des mots mais aussi des phrases de la langue française qui, par mégarde, ignorance ou nécessité, se sont introduits dans la locution portugaise* (1817).

C'est surtout dans des livres servilement traduits du français par des plumitifs mercenaires et dépourvus de connaissances linguistiques, que l'on trouve des mots et des phrases péchant contre le bon usage portugais et des déviations de sens dans des vocables par ailleurs bons; ces gens s'imaginent qu'à toute expression étrangère il doit y avoir un terme correspondant littéral en portugais, ce qui est une erreur très grave.

Il me souvient d'un auteur portugais, d'ailleurs excellent, qui fit écarquiller les yeux de ses confrères français un jour que, parlant d'une représentation d'Hamlet, il dit à propos du grand acteur Mounet-Sully: *Il a très bien fait son papier!* au lieu de *Il a très bien joué son rôle.*

Et aussi d'une dame luso-britannique qui disait, en présentant ses condoléances à une amie, les larmes aux yeux: *Tenho muita pluma! Tenho muita pluma!* (1).

Aux gallicismes de cette espèce, parfois de vraies monstruosités, se sont aussi opposés Filinto Elisio et Castilho. Parmi les vivants, il faut citer principalement Gonçalves Viana dans ses *Apostilhas* et ses *Palestras*, Leite de Vasconcellos dans ses *Lições* (pp. 365-396) et Cândido de Figueiredo dans plusieurs de ses livres de vulgarisation, par exemple, dans le volume *O que se não deve dizer* et dans les leçons pratiques réunies

(1) *Plume et peine* se traduisent en port. par le seul mot *pena*.

sons le titre *Falar e Escrever*; et encore et surtout dans l'ouvrage qui s'appelle *Estrangeirismos ou Resenha e Comentário de Centenas de vocábulos e locuções estranhas à língua portuguesa*. Remarquez cependant que la moitié à peine du livre est consacrée aux gallicismes condamnables. La seconde partie est un dictionnaire utile et plaisant de locutions proverbiales en latin qu'il est de bon ton de placer dans la conversation: des mots ailés, *geflügelte Wörter*, comme nous disons en Allemagne, que les personnes un peu cultivées, autant que les intellectuels aiment à citer à l'appui de leurs propres idées pour se réclamer de l'autorité des grands esprits de l'antiquité.

.....
 Pour ce qui est de C. de Figueiredo, je recommande toujours les écrits de propagande linguistique nationale de cet auteur, en prévenant toutefois qu'il se trompe souvent dans les étymologies, faute de bien connaître la période archaïque de la langue et de ne pas avoir des idées précises au sujet du latin vulgaire et du latin barbare du moyen âge qu'il confond en donnant aux deux le nom de *bas-latin*. Il a des méprises parfois singulières. Je citerai la dernière que j'ai relevée. Sur le gallicisme *purée*, déjà nationalisé par le peuple qui prononce *pureia*, C. de Figueiredo dit, comme d'habitude, *bas-latin!* Il oublie pourtant que le bas latin *pureya* n'est plus que la transcription latinisée de la forme française et que probablement le latin *piperata* (de *piper*, *poivre*) a donné *pevrée* > *peurée* > *purée*; il se peut aussi que *peurée* soit pour *porroé*, de *porro-poireau*, plante très employée autrefois contre les cauchemars. Dans des dialectes français, il y a *porée* et *poirée*. Il est vrai que C. de Figueiredo suit Littré et que généralement il ne fait pas fausse route, quand il s'appuie sur le grand lexicographe.

Il va sans dire que tous les puristes que j'ai cités et ceux que j'ai passés sous silence, luttent vainement contre les mots étrangers en général et contre les gallicismes en particulier. Jamais il ne pourront les éliminer tous. Leur campagne inspirée par le sentiment patriotique est quand même à encourager et elle est utile à condition qu'ils expliquent bien les raisons pour lesquelles ils condamnent certains gallicismes, et qu'ils proposent de bonnes formes et formules nationales (ou du moins péninsulaire) telles que le castillan *alude*, au lieu de *avalanche*) à leur substituer, tout en donnant l'expression idiomatique à

l'idée nouvelle que l'on désire introduire. Elle est encore utile lorsque dans certains cas, reconnaissant l'impossibilité de la substitution, ils exigent que, du moins, on nationalise phonétiquement le mot que l'on veut adopter et qu'on écrive et prononce p. ex. *pureia*, vu que la langue nationale ignore l'*u* français.

La troisième recommandation qu'ils nous font c'est que l'on souligne dans l'écriture tous les mots étrangers non acclimatés, chaque fois que l'adaptation ne sera pas possible. Ainsi a fait Gonçalves Viana qui n'en voulu accueillir aucun dans son *Vocabulário Ortográfico* qui ne fût de forme portugaise. Et il a bien raison de condamner comme superflus avec Leite et Figueiredo — *enveloppe, rendez vous, parti-pris, cache-nez, quête, coterie, escroc, vitrail, rêverie, bouquet, bal masqué, délivrance, montre, début, comité, boudin, parvenu, lever de rideau*, puisqu'il y a des mots nationaux qui les valent, tels que: *sobrescrito, entrevista, preconceito, lenço do pescoço, peditório, conluio, vitrais, devaneio, ramallete, baile de máscaras, parto, mostruário, esbóço*. Pour *boudin, parvenu, lever de rideau*, il n'indique pas de traduction satisfaisante.

Il a bien raison d'exiger qu'on écrive et prononce à la portugaise *restaurant* et non pas *restaurant, plastrão* au lieu de *plastron*; et *edredão, réclamo, ducha, compota, percalina*, en accord avec plusieurs douzaines de gallicismes plus anciens enracinés dans ce pays, tels que: *chefe et chefre; cheque et chique* (de *chic, schick*); *cupé, boné, chulé, parqué, crachá, bajá (abat-jour), pundunor (point d'honneur), assembleia*. Ceux qui voudront plus de détails pourront recourir aux ouvrages déjà cités ou aux *Questões da Língua Portuguesa* de F. A. Coelho (1879) et à la *Língua Portuguesa* du même auteur (1880); on y trouvera des transcriptions des principaux passages des anciens philologues, ainsi que beaucoup d'observations nouvelles et des exemples choisis.

Je dois ajouter que les gallicismes réellement non indispensables ne sont en vogue guère plus longtemps que quelques dizaines d'années, une génération tout au plus, et qu'ils finissent par disparaître de l'usage. Sur les listes de Duarte Nunes de Leão, de D. Fransisco Manuel de Melo et même sur celles plus récentes du Cardinal Saraiva, il y a beaucoup de mots français aujourd'hui complètement abandonnés.

Qui dit encore *reproche* en Portugal? *resource? dessert?* Qui emploie le terme *afares* depuis qu'il a été traduit, et bien, par *afazeres*?

Je terminerai ce chapitre en observant que parmi les mots

étrangers qui entrèrent en Portugal par la voie des livres français, il y en a beaucoup, naturellement, d'origine latine ou gréco-latine, ou encore d'origine germanique qui sont non seulement acceptables et déjà acceptés par tout le monde savant, mais qui enrichissent aussi considérablement le vocabulaire international. Il suffira de citer *carácter, pedante, intriga, interresse, interessante, susceptivel, responsável, abandonar, garantir* (all. *währen, gewähren*). Cella vaut aussi pour des formations vraiment françaises telles que *bom senso, bom gôsto*, qui sont des concepts nouveaux.

Je considère comme animée d'un zèle excessif la préoccupation de bannir ce qui est enraciné, qui est international et ne pèche point contre les normes de la langue portugaise.

CAROLINA MICHAËLIS DE VASCONCELOS.

(Notes et traduction d'Alexandre do Amaral)

2.
17684



CORRIGENDA (*)

| P. | L. | OÙ L'ON LIT | IL FAUT LIRE |
|-----|----|--|--|
| 137 | 10 | petit volumes | petits volumes |
| 138 | 14 | doitil | doit-il |
| " | 25 | alerte mouvementé e de ses exposés oraux, | alerte, de ses exposés oraux, |
| " | 39 | Moldenhauser | Moldenhauer |
| 139 | 8 | d'origine germanique | d'origine indo-germanique |
| 141 | 41 | œuvre antérieure | œuvre importante anté- rieure |
| " | 42 | (p. 85) | (p. 85 des <i>Lições Práticas</i>) |
| 143 | 43 | (monachos) | (monachos). V. p. 31 de ce même volume de <i>Lições</i> |
| 144 | 6 | par exemple <i>imagem</i> | par exemple en <i>imagem</i> |
| 147 | 29 | <i>tan jaserei</i> | <i>tau jaserei</i> |
| 148 | 14 | <i>bambesi</i> | <i>brambesi</i> |
| 149 | 42 | <i>Notas Vicentinas</i> | V. <i>Notas Vicentinas</i> |
| 151 | 1 | sons | sous |
| " | 8 | <i>geflügelte Wörte</i> | <i>geflügelte Wörter</i> |

(*) Le traducteur de cet article s'étant, pour raisons de santé, trouvé dans l'impossibilité de corriger lui-même les épreuves au moment où la disparition de l'Imprimerie de l'Université de Coïmbre nécessitait l'impression rapide de la première feuille du présent numéro du *Bulletin*, de fâcheuses coquilles ont pu ainsi s'introduire dans le texte de D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos. Nous relevons ci-dessus les plus graves. — A. do A.



